

Pierre Bruegel et la Tour de Babel

GIL RIVIÈRE-WEKSTEIN

Avec l'occupation espagnole, l'empereur Charles Quint (1500-1556) avait soumis les Pays-Bas à son autorité, tout en faisant preuve d'une habile diplomatie envers les pouvoirs locaux. Siégeant fréquemment à Bruxelles, il maîtrisait parfaitement le français et le flamand, et laissait les princes locaux participer à l'exercice du pouvoir par le biais du Conseil d'Etat. Néanmoins, il ne put éviter la dégradation rapide de la situation politique, et ce, pour deux raisons. D'abord, parce qu'en adhérant sans réserve à la contre-réforme du Concile de Trente, il se mit à dos l'ensemble des forces protestantes naissantes, très présentes en terre flamande. Ensuite, parce que devant la banqueroute de son empire, il fut amené à exiger de ses vassaux des impôts de plus en plus lourds. Lorsque son fils Philippe II prit le pouvoir en 1556, les conditions

« *Toute la terre avait une même langue et des paroles semblables. Or, en émigrant de l'Orient, les hommes avaient trouvé une vallée dans le pays de Sennaar, et ils résidèrent là. Ils se dirent l'un à l'autre : "Allons, préparons des briques et cuisons-les au feu." Et la brique leur tint lieu de pierre, et le bitume de mortier. Ils dirent : "Allons, bâtissons-nous une ville, et une Tour dont le sommet atteigne le ciel ; faisons-nous un nom pour ne pas nous disperser sur toute la face de la terre." L'Eternel descendit sur la terre, pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme ; et il dit : "Voici, ils sont un seul peuple et ont tous la même langue : Voici ce qu'ils ont pu commencer par faire, et maintenant ne se dressera-t-il pas devant eux un obstacle à ce qu'ils projettent d'entreprendre ? Allons, descendons ! et, ici même confondons leur langage, de sorte que l'un n'entende pas le langage de l'autre." L'Eternel les dispersa de ce lieu sur toute la face de la terre et les hommes renoncèrent à bâtir la ville. C'est pourquoi on la nomma Babel, parce que là le Seigneur confondit le langage de toute la terre ; et de là l'Eternel les dispersa sur toute la face de la terre. »*

(Genèse, XI 1-10)

étaient réunies pour que la révolte éclate. De plus, Philippe II, qui avait été élevé en Espagne et ne parlait que l'espagnol, préféra se retirer dès 1559 sur la péninsule ibérique, laissant les querelles religieuses et la débâcle économique se développer en Flandre. La situation s'aggrava au cours des années suivantes, durant lesquelles sévirent la sécheresse, et par conséquent, la famine. Aveuglé par son pouvoir tyrannique, Philippe II augmenta les impôts et renforça son pouvoir militaire sur la région, provoquant ainsi une véritable rébellion chez certains notables flamands, tels les comtes d'Egmont et de Horne, ou plus tard, Guillaume d'Orange. Ces derniers exigèrent le départ du Conseil d'Etat du cardinal de Granvelle, représentant de Philippe II. Cependant, lorsque le cardinal quitta le Conseil en 1564, l'Inquisition en profita pour exercer une répression de plus en plus meurtrière. L'arrivée, en 1567, des armées espagnoles conduites par le redoutable duc d'Albe, et la mise en place du « tribunal des troubles », n'arrangèrent pas les cho-

ses. Philippe II avait en effet décidé de punir plus sévèrement que jamais tous ceux qui ne se reconnaissaient pas dans le catholicisme romain. En 1568, plus de mille personnes furent condamnées par des tribunaux expéditifs, et exécutées ; les comtes d'Egmont et de Horne furent décapités sur la place publique à Bruxelles tandis que d'autres nobles furent expropriés. Ainsi, les Pays-Bas traversèrent une période de terreur et de guerre de religions, qui ne cessa qu'avec le traité de Westphalie, en 1648.

C'est durant ces heures sombres, et plus particulièrement à partir de 1550, que Pieter Bruegel l'Aîné (1525-1569) réalisa ses peintures les plus polémiques. Dès 1560, il livre un tableau étonnant intitulé *Jeux d'enfants*, véritable inventaire de tous les jeux de l'époque. Cependant, un regard plus attentif nous dévoile que les acteurs ne sont pas des enfants mais des adultes qui se comportent comme des enfants ! Deux ans plus tard, en 1562, il peint trois tableaux figurant les massacres de l'Inquisition : *Le Triomphe de la mort*, *La*

Chute des anges rebelles ainsi que *Dulle Griet*, où l'on voit la figure centrale, Margot l'enragée, se livrer à un véritable pillage au sein d'un chaos généralisé.

Cette série macabre se termine avec son fameux *Massacre des Innocents*, réalisé vers 1565. Ici, le peintre donne à la scène du Nouveau Testament une tournure très contemporaine : tous les personnages sont représentés habillés selon les coutumes de son époque, et surtout, on peut reconnaître dans la personne du commandant des troupes organisant le massacre, le duc d'Albe lui-même.

C'est à cette même époque, en 1563, que le peintre flamand choisit d'illustrer le récit de la Tour de Babel. Or, fait rare, Bruegel reprend ce thème à plusieurs reprises au cours de la même année. Il en existe une première version au musée de Vienne, une seconde, d'un format plus modeste, à Rotterdam, et, d'après l'inventaire des biens de Giulio Clovio, une troisième aurait également existé. Il est donc incontestable que Bruegel voyait dans le récit de la Tour de Babel un sujet très important.

En général, on explique que ce récit est un avertissement adressé à l'homme devant sa volonté d'entreprendre de grands projets et, en particulier, de se servir de la science et de la technique (donc de maîtriser le monde matériel) pour atteindre l'espace spirituel, réservé à Dieu. Face à cette vanité, l'Eternel punit l'homme en confondant les langages. Le peintre flamand décrirait donc dans ce tableau l'orgueil humain et la volonté démesurée de l'homme de maîtriser la nature grâce à la science.

En réalité, cette explication, laquelle permet de faire fi de l'engagement politique du peintre car elle ne replace pas l'œuvre dans son contexte politique, masque une vérité bien plus pertinente : sans pour autant réduire le chef-d'œuvre de l'artiste à un simple pamphlet politique, la Tour de Babel, avec son architecture semblable au Colisée romain, représente l'une des plus virulentes attaques contre l'empire espagnol de Philippe II. En même temps, ce tableau représente, comme nous allons le développer, un véritable message d'espoir.

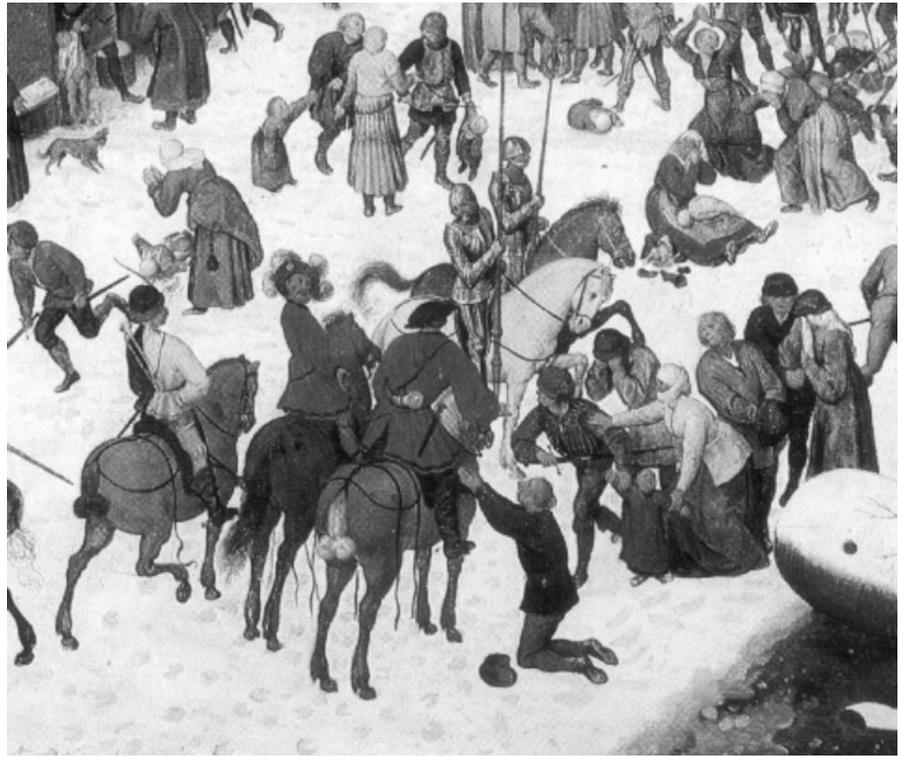
Pour saisir toute la portée de cette œuvre, il est cependant nécessaire de faire un détour par la théologie car

Bruegel, comme tous ses amis humanistes, possédait une connaissance profonde des textes bibliques. En effet, depuis Erasme de Rotterdam (1466-1536), l'étude de l'hébreu et du grec, nécessaires à la connaissance authentique de l'Ancien Testament, avait été favorisée par les milieux éclairés de l'époque, comme le groupe de la Scola Caritatis dont faisaient partie de nombreux amis de Bruegel, qui s'opposait à la vision trop dogmatique de l'Eglise de Rome en préconisant au contraire la tolérance religieuse. Du vivant de Bruegel, ces humanistes avaient même entrepris la publication de la Bible en plusieurs langues, dont la première version fut réalisée à Anvers par l'imprimeur Christophe Plantin (1520-1589), également membre de la Scola Caritatis. A une époque où l'on pouvait se retrouver sur le bûcher pour la simple possession d'une Bible, le choix de Bruegel de prendre comme sujet une scène de l'Ancien Testament devient un acte hautement politique : restant dans le religieux, il utilise les récits de la Bible pour démasquer l'hypocrisie du très catholique empire habsbourgeois de Philippe II.

De quoi Nemrod est-il coupable ?

Une lecture superficielle du bref récit de la construction de la Tour de Babel peut en effet laisser à penser qu'il s'agit d'une allégorie de l'ambition démesurée de l'homme de maîtriser le monde matériel : construire une tour qui monterait jusqu'au ciel, voire même jusqu'à Dieu, puisque « Babel » veut dire « la porte (Bab) de Dieu (El) ». Cependant, cette lecture, focalisée uniquement sur la construction de la tour, omet tout simplement le reste de l'histoire, et comme le relate le *Dictionnaire des noms bibliques*, « l'épisode s'accorde mal avec son contexte immédiat si l'on s'en tient à la lettre ».

Posons-nous donc tout d'abord la question suivante : le récit mentionne que l'Eternel est descendu sur terre « pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme », et que c'est à ce moment-là qu'il décida de confondre les langues pour mettre un terme à la construction



Le massacre des innocents de Pierre Bruegel (détail).

de l'édifice. Or, pourquoi, devant la volonté de l'homme de bâtir une tour atteignant le ciel, l'Eternel s'est-il senti obligé de « descendre sur terre » avant même que l'édifice ne soit terminé ? Il lui aurait suffi de patienter, laissant les bâtisseurs crédules se rendre compte par eux-mêmes de l'absurdité de leur objectif. En fait, le texte nous révèle que si l'Eternel s'inquiète de l'entreprise des hommes de Babel, c'est surtout parce qu'il craint leurs projets futurs : « et maintenant ne se dressera-t-il pas devant eux un obstacle à ce qu'ils projettent d'entreprendre ? » L'Eternel ne démolit pas la tour, et il n'anéantit pas la ville, comme ce sera le cas pour Sodome ou Gomorre : il « confond » simplement « leur langage et disperse les peuples sur toute la terre », et ce sont les hommes eux-mêmes qui renoncent à leur projet.

Mais à quelle entreprise répréhensible les hommes s'étaient-ils donc attelés ? Dans le *Midrach*, les Sages de la tradition juive expliquent que l'idée initiale de Nemrod, instigateur du projet, était de rassembler ses contemporains en une même contrée, en vue de concentrer les efforts collectifs nécessaires à la découverte des forces cachées dans la nature, dont la mise en valeur serait susceptible de protéger le genre hu-

main contre toutes les calamités et catastrophes de la nature, ainsi que toutes les puissances maléfiques. A travers l'organisation collective, Nemrod voulait créer un bouclier contre la misère sociale et la guerre. Dans ses méditations sur ce passage de la Genèse, Nehama Leibowitz précise : « La torah nous montre comment l'homme, grâce au progrès technique, se libère des contraintes du milieu physique, triomphe des difficultés naturelles et, grâce à son génie inventif, découvre, dans la plaine où le matériau de construction naturel, la pierre, est introuvable, un moyen artificiel, la brique, faite avec l'argile du sol et transformée, par la cuisson, en matériau de construction résistant. » La lecture du texte en hébreu montre d'ailleurs, par une légère variation des mots, le changement de technique intervenu (« et la brique leur tint lieu de pierre »).

Cette capacité – de soumettre les forces de la nature – n'est pas seulement permise à l'homme, elle est voulue par Dieu lui-même. En commentant le verset 28 du premier chapitre de la Genèse, le talmudiste Nahmanide (XIII^e siècle) déclare : « Dieu a donné à l'homme la domination de la Terre pour qu'il utilise à sa guise les animaux et tous les rep-

tiles, pour lui permettre de construire, d'arracher, de planter, d'exploiter des carrières... »

Jusqu'ici, Nemrod et sa génération ne commettent donc *a priori* aucun acte blasphématoire ! En quoi la construction de la ville et de la tour constituerait-elle alors un acte répréhensible ? La tradition juive donne l'explication suivante : ce qui constitue l'hérésie fut de croire que la possession des secrets de la nature rendrait les hommes indépendants de la providence divine. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si c'est Nemrod qui a entrepris la construction de la tour et de la ville, car le texte biblique raconte à son sujet (chap. X) que, de tous les descendants de Noé, il fut le premier à engendrer la violence : *« Celui-ci commença à être violent sur terre. Il fut un puissant chasseur devant l'Eternel. »* Rachi affirme pour sa part que Nemrod *« capturerait la pensée de ses contemporains, en les poussant par ses propos à se rebeller contre Dieu »*. Par la suite, Nemrod devint le grand adversaire d'Abraham, et c'est dans son royaume de Babylonie qu'il fit subir au jeune Abraham, qui se révoltait contre son culte idolâtrique, l'épreuve de la fournaise ardente. Avant tout, Nemrod symbolise donc l'opposition au Dieu de la Bible : s'il veut construire une ville et une tour, c'est ni plus ni moins pour asseoir son autorité, comme le démontre la fin de son injonction : *« Allons, bâtissons-nous une ville, et une Tour dont le sommet atteigne le ciel ; faisons-nous un nom. »* Samson Raphaël Hirsch, rabbin humaniste allemand du XIX^e siècle, précise : *« Cette phrase nous révèle le véritable état d'esprit des constructeurs de la Tour. La conscience du Moi peut aboutir à deux réactions possibles : l'humilité ou l'orgueil. La hantise de notre petitesse peut nous amener à stimuler nos efforts pour contribuer au progrès de l'humanité, mais elle peut aussi nous amener à une révolte contre le destin inexorable et à l'essai de forcer les limites de notre domaine humain pour aller conquérir le Divin et pour sortir du cadre qui nous opprime. Les hommes de Babel ont délibérément choisi l'orgueil. Ils n'ont pas voulu admettre que l'individu ne vaut que par ce qu'il aura apporté à la société. Leur construction est parfaitement inutile. Leur Tour ne remplit aucun rôle. »*

Au cœur du problème de Babel

se situe donc le rôle de l'individu et de ce qu'il apporte à la société. Ici, il construit une tour parfaitement inutile ! Le *Midrach* reprend cette idée en montrant comment, à l'époque de Babel, l'individu était perçu par ses contemporains : *« La tour avait sept escaliers à l'est et sept à l'ouest. On montait les briques d'un côté, et l'on descendait de l'autre. Si un homme tombait et se tuait, on n'y prenait pas garde. Mais si une seule brique venait à tomber, on entendait des lamentations : "Malheur à nous, quand en monterons-nous une autre à sa place ?" »* (Pirké de Rabi Eliézer.) Pour Nemrod et sa génération, l'individu n'existe tout simplement pas : il vaut moins que la brique qu'il transporte ! L'abnégation de la personne humaine était donc totale, et l'homme se confondait alors dans cette masse uniforme qu'est le « nous » collectif. La forme grammaticale utilisée par les bâtisseurs de Babel est d'ailleurs toujours la première personne du pluriel (*« Bâtissons pour nous ; faisons pour nous »*) ; un « nous » qui n'est pas l'alliance de plusieurs « je » exprimant chacun sa parole. Il s'agit ici *« d'un seul peuple »* et d'une *« même langue »*, c'est-à-dire d'une *« pensée unique »*. Le projet doit d'ailleurs aboutir à effacer les noms individuels pour les remplacer par un nom unique : *« faisons-nous un nom. »* Dans son tableau, Bruegel illustre ce propos par le fait que les ouvriers n'apparaissent que comme des fourmis.

Or, à l'opposé même de ce nom collectif, le récit qui précède l'histoire de Babel est précisément une longue énumération de noms, décrivant l'exhaustive généalogie des trois fils de Noé. Chaque individu, ainsi que chacun de ses fils et de leurs descendants, est désigné par son nom. Comme l'écrit Marie Balmary dans *Le sacrifice interdit* : *« On ne saurait mieux évoquer la diversité des êtres, chacun ayant un nom qui lui est propre, la diversité des peuples ayant essaimé sur la terre à partir des trois fils. Je n'écoute pas ce texte comme un récit historique au sens où on l'entend habituellement, je l'écoute en ce que le narrateur ou les narrateurs font de la multiplication des humains sur la terre une certaine lecture : la diversification. Il y a de plus en plus d'humains sur la terre, mais chacun unique, jamais deux fois le même [...]. Ici, avec une patience et*

une précision qui ne se lassent pas, le texte biblique nous fait part de noms d'hommes, engendrés les uns par les autres, sur trois, quatre et jusqu'à cinq générations. Il n'est pas écrit Untel a eu dix fils. Les êtres sont ici tous nommés un par un, jamais simplement comptés comme des objets semblables qui pourraient être confondus en un seul nombre. » Si pour la Bible, Dieu est unique, ce passage affirme haut et fort que chaque être humain, à l'image de son créateur, l'est également. De plus, le texte nous montre la dispersion des peuples à la surface de la terre, tandis que le but de Nemrod était justement de *« ne pas se disperser sur toute la face de la terre »* ! Enfin, et à trois reprises, il est précisé que chacun des peuples ainsi formé l'était *« selon sa langue, selon sa tribu, selon son peuple »* (Chap. X, versets 5, 20 et 31), tandis qu'à Babel, *« tous ont la même langue »*. Marie Balmary commente : *« Eux qui, au chapitre précédent, portaient tant de noms dont aucun n'était semblable à l'autre, disent : "Faisons-nous pour nous un nom de peur que nous ne soyons disséminés – dispersés – sur les visages de toute la terre." Tandis qu'ils étaient auparavant en train de conquérir, d'habiter l'espace terrestre, voilà qu'ils font le mouvement inverse : un seul lieu pour tous, un seul nom pour tous. »*

Il est évident que la construction de Babel s'inscrit avant toute chose dans une logique totalement opposée à celle voulue par l'Eternel, non pas par la construction d'une tour qui irait jusqu'au ciel, mais par la création d'une situation où régneraient *« une même langue et des paroles semblables »*. Nulle part dans le texte biblique, la construction de la ville ou de la tour n'est d'ailleurs explicitement condamnée.

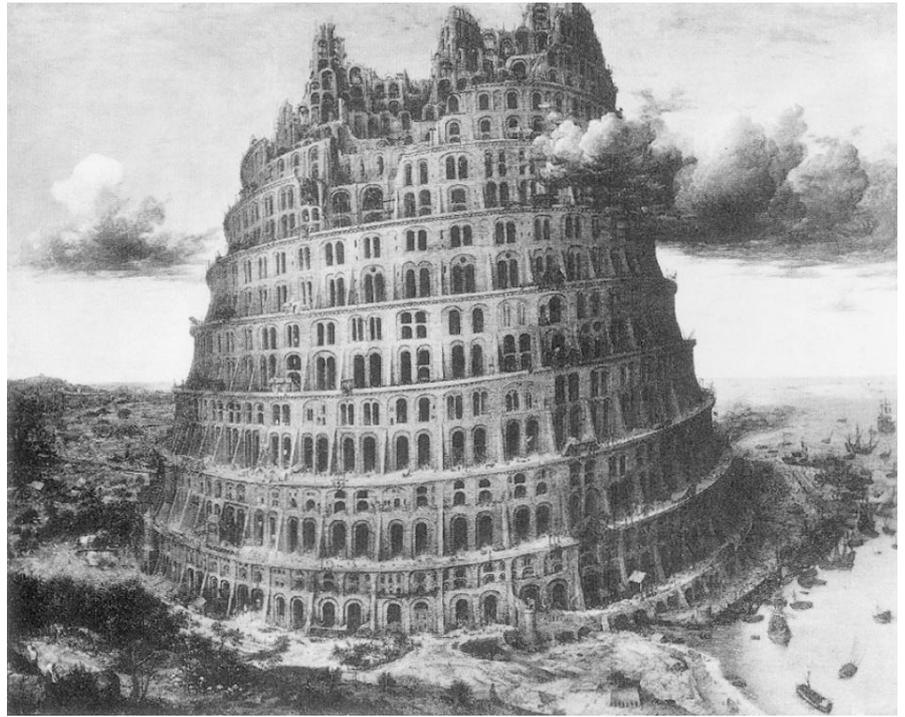
Le philosophe d'origine lituanienne Yeshayahou Leibowitz ne s'y trompe pas, lorsqu'il écrit dans ses *Brèves leçons bibliques* : *« La signification essentielle de l'épisode de la tour de Babel ne réside pas du tout dans la tentative de construire cette tour, mais dans ce qui nous est dit auparavant, à savoir que (Gn 11,1) "toute la terre – c'est-à-dire la nouvelle humanité d'après le Déluge – avait une même langue et des paroles semblables" [...] La tour et la ville ne sont que les symboles de la concentration de l'ensemble de l'humanité autour d'une seule idée afin qu'il n'y ait ni divergences*

d'opinion ni combats entre conceptions et valeurs différentes. »

Pour reprendre les paroles de Marie Balmary, Babel est « *un texte sur un Etat totalitaire, apparemment sans chef* ». Le décret divin – la confusion des langues et la dispersion des peuples – ne constitue pas une punition ; c'est au contraire, comme l'écrit Yeshayahou Leibowitz, « *un grand acte réparateur au profit de l'espèce humaine* ». Il poursuit : « *Dieu, dans sa miséricorde et sa compassion pour l'espèce humaine, a créé une humanité où un totalitarisme qui naîtrait de son unification générale ne puisse pas advenir, mais dans laquelle existeraient des dissemblances et des contrastes, des différenciations de pensée et de valeurs, humanité où les gens doivent combattre pour leurs valeurs, leurs buts, leurs désirs, lesquels diffèrent d'un homme à l'autre [...]. C'est par ces luttes que leur existence reçoit son sens moral.* » Et ce n'est pas un hasard si celui qui incarne au plus haut degré ce sens moral – le patriarche Abraham, père des trois grandes religions monothéistes – apparaît juste après l'épisode de Babel. Son histoire débute avec sa révolte contre l'univers idolâtre de son père Térach, et contre le pouvoir tyrannique de... Nemrod ! Or, dans l'univers non différencié où règnent « *une même langue et une même parole* », Abraham n'aurait pu se rebeller.

Cependant, l'Eternel s'affirme bien lui-même comme l'Être unique – le Un absolu – comme le rappelle le deuxième principe de Maïmonide : « *Unicité de Dieu, béni soit-il, c'est-à-dire que nous croyons que celui qui est la cause de tout est un.* » Ce principe fait écho au verset du Deutéronome : « *Ecoute Israël, le seigneur notre Dieu, le seigneur est un.* » Comment alors concilier l'unicité de Dieu et le refus de l'Eternel de permettre à l'homme de créer une société fondée sur une unité totale ?

Ce paradoxe est abordé dans le *Parménide* de Platon, ainsi que dans le *Traité sur la coïncidence des opposés* de Nicolas de Cues. Ce dernier explique : « *Mais quiconque observe que toute unité comporte une certaine multiplicité qui lui est associée et que toute multiplicité est contenue par une certaine unité qui lui correspond, discerne alors en même temps l'Un et les étants multiples, le multiple dans l'Unité et*



La petite Tour de Babel de Pierre Bruegel (Rotterdam).

l'Un dans la multiplicité, sans quoi il n'y aurait ni ordre ni forme ni quoi que ce soit, mais confusion et inhumanité. » C'est donc par le refus même de Nemrod d'accepter la multiplicité et de vouloir au contraire rendre sa société uniforme, qu'il s'éloigne de l'Eternel ; paradoxalement, c'est cette uniformité qui est source de « *confusion et d'inhumanité* ». Par contre, la confusion des langues qui suit l'épisode de Babel constitue un enrichissement. Il ne s'agit certes pas d'empêcher les hommes de communiquer entre eux, puisqu'il leur suffit simplement d'apprendre d'autres langues pour y parvenir. Or, apprendre une nouvelle langue, c'est également apprendre une autre syntaxe, une autre forme de pensée, un autre mode de raisonnement. La confusion des langues voulue par l'Eternel contraint donc l'homme à diversifier sa pensée, à ne jamais se laisser tenter par les raisonnements simplistes d'une pensée unique. Il exige de l'homme la création d'une société qui traduise le principe du Un et du Multiple par l'organisation d'une unité harmonieuse et de ses multiples composantes, auxquelles chacun participe par la vocation qui lui est propre.

La société voulue par la génération de Babel est irrémédiable-

ment stérile, et son projet ne peut pas aboutir. En dispersant l'espèce humaine sur toute la terre, l'Eternel la remet donc dans son droit chemin, et le récit de la généalogie détaillée des fils de Noé, interrompu pendant ces quelque dix versets, peut alors reprendre pendant plusieurs paragraphes, et ce jusqu'à l'apparition d'Abraham, le premier des patriarches.

Si le sujet de l'épisode de Babel est donc bel et bien l'orgueil humain – Nemrod, roi de Babylone, incarnant celui qui refuse le projet de Dieu – il ne constitue pas pour autant une condamnation de l'homme dans sa volonté de comprendre et de maîtriser l'univers, ou même d'entreprendre de grands projets. La polémique du texte porte davantage sur l'orgueil du pouvoir, et sur celui qui, à l'instar de Dieu, veut tout contrôler, tout dominer et construire un monde à son image. L'auteur du récit aurait tiré du terme hébreu « *bâlal* », qui veut dire « confondre » ou « embrouiller », le nom de sa fameuse Tour, faisant ainsi une allusion à Babylone, vaniteuse capitale du prestigieux empire qui domina l'Orient, mais aussi capitale de la confusion et de l'orgueil.



Détail de *La grande Tour de Babel* de Pierre Bruegel (Vienne).

Un message d'espoir

Au regard de cette analyse, revenons maintenant à la représentation par Bruegel de la Tour de Babel.

Dans les versions de Vienne et de Rotterdam, on ne peut que s'émerveiller devant la précision avec laquelle le peintre nous décrit les techniques d'architecture et les outils (grues, échelles, navires, échafaudages, etc.) utilisés à son époque. Chaque détail est dessiné avec le souci du miniaturiste, comme la fameuse grue en bois « à roue d'écureuil ». Bruegel nous dépeint tout le génie inventif de l'homme pour maîtriser la nature, symbolisée par le rocher, et qui se confond avec la Tour ; indéniable clin d'œil au célèbre verset du premier chapitre de la Genèse : « Remplissez la Terre et dominez-la. »

Dans la version de Vienne, notre regard est attiré par un rassemblement d'hommes, qui se trouvent au premier plan. Ici, l'architecte décrit son projet au roi, pendant que quelques tailleurs de pierre viennent se prosterner devant ce dernier. Paradoxalement, aucun de ces personnages ne regarde l'édifice, et les tailleurs de pierre travaillent dans la plus grande confusion.

On retrouve d'ailleurs ce même désordre dans la construction de la tour, où les étages du bas ne sont pas terminés alors que les façades des derniers le sont déjà. Bien que l'édifice soit recouvert d'ouvriers, le tableau donne plutôt l'impression que personne ne vient coordonner

les travaux. Construite au bord de la mer, sans solides fondations, la tour laisse déjà entrevoir son inévitable effondrement – ce qui est d'ailleurs le cas pour certaines de ses parties. En revanche, l'ensemble du côté gauche témoigne d'une singulière uniformité : toutes les arcades – qui rappellent celles des arènes romaines du Colisée, clin d'œil à l'Eglise de Rome – sont strictement identiques. Ce même modèle servira à Bruegel dans sa deuxième version de la Tour, où l'idée de l'uniformité est plus particulièrement développée.

En outre, bien que terminées, les arcades ne sont que façades sans contenu ! Dans son tableau, Bruegel veut signifier que le projet irréalisable entrepris par le roi ne peut aboutir qu'à la confusion et à l'uniformité.

A travers cette œuvre, achevée en 1563, Bruegel réalise en fait un véritable pamphlet politique, riche d'une vision philosophique profonde. Cependant, il ne s'agit pas d'un simple instrument de propagande car aucun de ses tableaux n'était imprimé ou diffusé dans les rues de Bruxelles. Toutes les œuvres du peintre étaient réalisées pour des intérieurs de bourgeois lettrés et n'étaient accessibles qu'à leurs proches. La démarche de Bruegel vise plutôt à se servir de la situation politique présente pour faire comprendre l'histoire universelle de l'homme. Toutefois, tout en créant une œuvre de portée universelle, il livre un message d'actualité à ses contemporains. Le peintre « sort » en effet les personnages de l'époque biblique, et les habille de tuniques

de son époque, ce qui ne pouvait passer inaperçu. Or, comme Jérôme Bosch, Bruegel avait pressenti l'horrible drame qui allait noyer le sol des Pays-Bas dans le sang. Les émissaires de l'empire habsbourgeois d'Espagne avaient déjà commencé à brûler les livres, torturer les gens, dresser des bûchers. Bruegel souffre de cette situation, comme il nous le montre dans le *Massacre des Innocents* où, dans un pauvre village, les soldats font leur métier tandis que les mères se débattent, les pauvres gens supplient les chefs indifférents, et les enfants, croyant simplement à un jeu, se laissent tuer en regardant ailleurs. L'empire de Philippe II – ce Nemrod des temps modernes – ne peut tolérer d'autres formes de pensée, et la persécution religieuse bat son plein dans la Flandre réformiste du peintre. « Une même langue pour tout le monde », « une même pensée pour tout le monde », voilà bien l'objectif des oppresseurs. Cependant, Bruegel donne à ses contemporains, lecteurs éclairés de l'Ancien Testament, un message d'espoir, et aussi un avertissement à l'empereur : le règne du nouveau Nemrod, comme celui de tous les tyrans, sera aussi éphémère que celui de l'ancien. ■

Bibliographie

La Bible, traduction œcuménique, Editions du Cerf, 1988.

Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, Cerf-Robert Laffont, 1993.

Nehama Leibowitz, *En méditant sur la Sidra Berechit*, Edition Keren Hasefer, 1981.

Marie Balmay, *Le sacrifice interdit*, Edition Grasset, 1986.

Yeshayahou Leibowitz, *Brèves leçons bibliques*, Edition Desclée de Brouwer, 1995.

Moïse Maïmonide, *Le Guide des Égarés*, traduction Salomon Munk, Verdier, 1979.

_____, *Commentaire sur le traité des Pères, Pirqé Avot*, Verdier, 1990.

Nicolas de Cues, *Trois traités sur la docte ignorance et sur la coïncidence des opposés*, traduction de Francis Bertin, Editions du Cerf, 1991.

Elie Munk, *La Voix de la Thora*, Fondation Samuel et Odette Lévy, 1998.

Nahmanide, *La dispute de Barcelone*, traduction d'Eric Smilévitch et Luc Ferrier, Verdier, 1984.